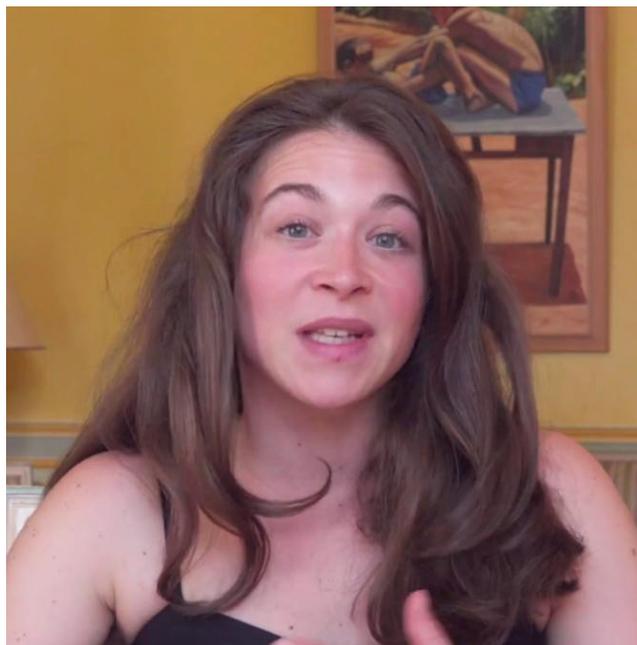
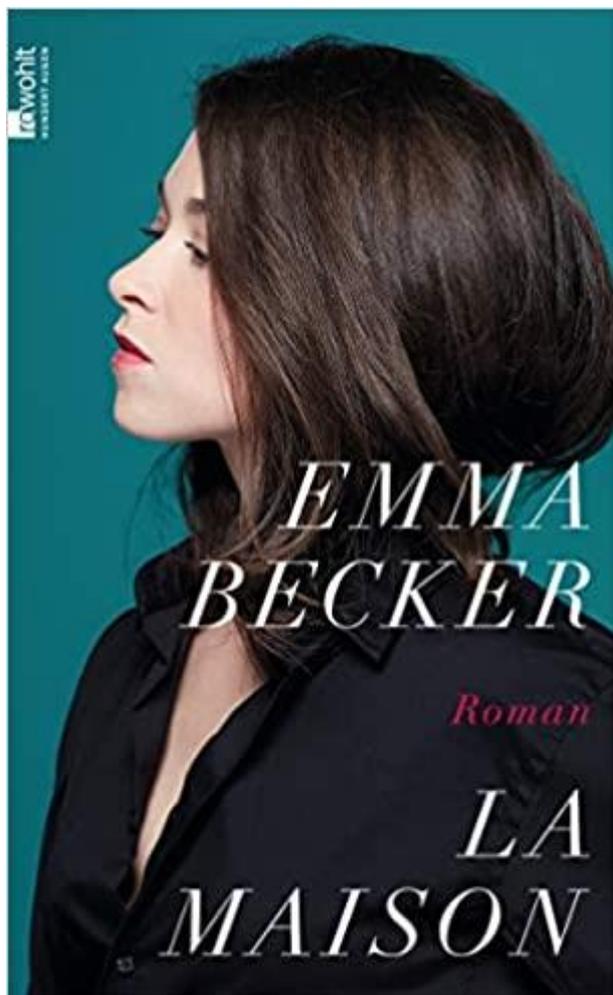


La Maison

Un (bon) livre de femme sur la sexualité féminine



Sublimation de la prostituée

À la lecture du témoignage romancé d'Emma Becker paru en 2019, la question finit par naître et s'imposer, en toute logique : même si la plupart des femmes ne fournissent pas de prestations sexuelles par intérêt matériel - tarifé ou non - voire seraient révoltées à l'idée de le faire, la démarche ne relève-t-elle pas d'une aptitude basique (j'ose à peine effleurer le soupçon d'une tendance) de la féminité ? Ridicule, s'insurgeront certains, et surtout certaines !

En fait, il y a en cette matière une confusion au niveau du désir féminin qui, hâtivement considéré, laisserait planer un doute. Emma Becker va nous décrire cette confusion qui opère entre le plaisir qu'une femme attend ou espère de son propre corps et celui, plus intellectuel mais tout aussi physique, qu'elle éprouve en se donnant au profit de l'autre. Elle le fait dans un altruisme où la jouissance est incertaine mais toutefois bien présente, étroitement tressée dans la jubilation d'avoir offert à un homme un coin de paradis, en lui livrant son corps de femme.

Après, retombant sur lui qui peinait à reprendre son souffle, abruti par une éjaculation diluvienne, elle avait souri et caressé sa joue, si maîtresse d'elle-même soudain : *Ça me fait plaisir. C'était un cadeau qu'elle lui avait fait, une performance destinée à marquer le coup.*

Rien, dans leur étreinte, n'aurait pu faire soupçonner une chose pareille, enfin rien de concret, rien de palpable. Elle avait des plaques rouges sur la poitrine et les paupières alourdies sous lesquelles scintillait un œil malicieux - et Arthur s'était demandé d'où venait cette malice, du fait d'avoir joui ? Ou de l'avoir fait jouir, lui ? *Ça lui avait fait plaisir de lui offrir cette cavalcade éperdue ; elle l'avait fait de bon cœur, d'ailleurs, on aurait pu dire par amour.*

Prenez la partie pour le tout, extrapolez un tantinet, et vous en concluez, abusivement, que les femmes sont faites pour la prostitution. Il vous faudra tout ensemble admettre que les hommes sont faits pour le cannibalisme, dévorant de la femme (consentante) à pleines dents.

Il s'avère cependant, et ceci est un fait, que des femmes d'un niveau intellectuel supérieur, voire en l'occurrence d'un niveau social supérieur, qui plus est, appartenant à des familles aimantes et n'ayant pas subi de violences dans leur enfance, se sont volontairement livrées à la prostitution au cours de leur jeunesse. Emma Becker est la dernière en date de ces grandes prêtresses du sexe qui nous ont laissé leurs mémoires.

On compte tout de même un certain nombre de ces « dévoyées » (au sens étymologique) ; citons Xaviera Hollander « Madam' », Nelly Arcan « Putain » (voir infra), Estelle « 2000 hommes », Mélodie Nelson « Escorte » (voir infra), je leur joindrai Céline Tran (Katsuni) « Ne dis pas que tu aimes ça » et Catherine Millet « La vie sexuelle de Catherine M. » qui, pour ne s'être jamais fait payer, n'en faisait pas moins partie de ce cercle d'intellectuelles dont la vie tournait autour d'une envie permanente et massive de sexe. Il y en sûrement eu d'autres : n'oublions pas la Colette à son Willy, bien sûr, ni les étudiantes américaines qui parviennent ainsi à financer des études hors de prix. L'auteure se demande d'ailleurs comment font les garçons dans la même situation...

Ces intellectuelles issues des classes moyennes ou d'une bonne bourgeoisie, à l'instar d'Emma Becker, ont généralement effectué dans le « métier » des carrières relativement brèves mais somme toute, selon les rapporteuses et pour le dire en termes prudents, pas plus malheureuses que ça. Qu'elles aient par la suite écrit un livre documenté où elles témoignaient de leurs expériences n'était-il qu'une justification commode a posteriori, ou un arbre qui cachait la forêt ? Car j'oserai poser franchement la question, quitte à choquer : ces femmes n'avaient-elles pas « quelque part », et depuis longtemps, l'idée de travailler dans le sexe ? A cet égard, Xaviera Hollander est sans doute la plus sincère et la moins malicieuse du lot.

Après tout, du point de vue féminin, baiser par connivence, par convention parce que tout le monde le fait, baiser parce qu'il faut, pour faire plaisir, sans envie -

avec ou sans espoir qu'elle vous vienne - fait partie du jeu depuis que le monde est monde et comme dit Emma « Pour une femme, il y avait un milliard de raisons de baiser sans qu'aucune ne soit vraiment physique ». L'adaptabilité maximale... Dans son cas personnel, le fait de faire baiser un homme pour lui faire plaisir date de bien avant le bordel.

Et c'est en fait le cas de beaucoup, sinon de la plupart des femmes. La chanteuse Régine ne s'est pas cachée d'avoir baisé pour le plaisir des hommes, Catherine Millet non plus, et je suis sûr aujourd'hui qu'on m'a fait cette faveur, il y a longtemps, avec la plus grande générosité, sans me le dire. Comme on va voir, il suffit après tout qu'un homme qu'on ne désire pas soit jugé « touchant ». Pas besoin d'aimer, pas besoin de désirer, juste le plaisir de servir par bienveillance : on se trouverait là devant une attitude courante de la féminité, un véritable « topos sexuel ». Au moins c'est une raison de baiser qui a sa noblesse.

La question de savoir comment ces femmes brillantes sont tombées dans cet univers serait déjà tendancieuse, car « tomber », n'est-ce pas, implique une chute. Or dans le cas d'Emma Becker on est très éloigné d'une dégringolade personnelle ou sociale. Elle entre dans cette expérience sous un prétexte littéraire qui en vaut bien d'autres, grâce à une libido¹ extrêmement précoce et à n'en pas douter impérieuse ; elle en sort avec une estime de soi et de ses consœurs qui n'est nullement atteinte, bien au contraire. La prostituée acquiert chez elle une forme de dignité qui en fait une pièce essentielle de la vie sociale. Une femme comme une autre qui, en définitive, se consacre au bonheur d'autrui en remplissant un vide. Sans sa prestation en forme de don d'elle-même (cette fois au sens propre) et visant au bien-être commun, l'équilibre social serait probablement compromis, et de bien des façons.

Pour achever de se convaincre de la hauteur et du sérieux de la démarche de l'auteure, il faut aussi préciser que « La Maison » est d'une qualité littéraire incontestable qui, au-delà d'un apparent désordre dans la narration, en fait un des meilleurs livres du genre. Documenté, affrontant toutes les perplexités pour aller au fond des interrogations dans une démarche très affective, qui ne réfute cependant pas les analyses purement techniques.

Sublimation du métier

Dans « La maison », la première motivation est manifestement l'argent, la seconde est plus trouble. Mais c'est d'abord l'argent ; un argent facile, quoique parfois durement gagné, qui permet de s'offrir ce qu'on veut quand on veut, sans faire de comptes à la fin du mois. Emma ne se privera pas de vanter la qualité de vie des filles de « La maison », comparée à celle des caissières de LIDL. Elle nous présente des petites camarades qui, comme elle, se consacrent à la clientèle à plein temps, mais aussi des jeunes femmes mariées et mères de familles qui viennent là

¹ N'en déplaise à Sigmund, pour qui les femmes n'en avaient pas.

pour arrondir leurs fins de mois, souvent à l'insu de leur conjoint. Quant à exercer un métier pénible pour des clopinettes... Selon Emma, quinze filles sur les 60 du bordel étaient infirmières. On rencontre aussi des femmes qui ont un travail officiel, lequel, si j'ai bien compris, leur sert de paravent social, alors que l'essentiel de leurs revenus provient de la location à l'heure de leur corps. Or ne viennent-elles que pour l'argent ? Il faudra tâcher de répondre honnêtement à cette question.

Le problème majeur de la prostitution pour la prostituée, c'est sa mise à l'écart. Car personne ne veut avoir à faire à une femme qui, après tout, constate l'auteure, est payée pour être une femme et rien que cela, ce qui fait d'elle une femme à l'état pur. Mais allez voir un banquier, ajoute-t-elle, en lui disant que vos confortables moyens d'existence se résument à la vente de vos charmes, vous verrez le résultat. Annoncez à un potentiel rendez-vous Tinder ce que vous faites réellement dans la vie, il n'y aura pas de rencontre, et la promesse de gratuité n'empêchera pas l'échec.

Sans doute Emma sous-estime-t-elle l'aspect sanitaire de la question. Un homme « honnête » est en droit d'être méfiant, encore que toute rencontre avec une inconnue puisse être délétère. Mais tout de même, lécher une prostituée de bordel, il faut oser...

En réalité, en suivant Justine dans les chambres de la Maison, on acquiert peu à peu la certitude qu'une forme de jubilation est à l'œuvre, très éloignée d'une corvée. Car suivant son humeur, sa forme physique et son client, la pute a du plaisir : plaisir sexuel (et combien avec certains, que les filles se disputent !) mais aussi plaisir cérébral ou celui, le cas échéant, de simplement passer une heure en la compagnie agréable d'un homme désormais bien connu. Même le temps passé avec les bizarres, les nuls et sous la badine ou les coups des violents - pourvu qu'ils soient dûment autocontrôlés - finit par avoir son charme dans le bilan global. Seuls les dangereux et les fournisseurs-incitateurs en drogues dures sont à bannir.

À la fin il est indubitable que Justine, sinon Emma, porte tristement le deuil de « la Maison ». Le livre s'ouvre d'ailleurs sur une vague de profonde nostalgie à l'usage d'une literie récupérée au bordel quand il a été fermé. On s'interroge à juste titre : et s'il n'avait pas été fermé, Justine y serait-elle encore ? N'aurait-elle pas eu, en fin de compte, la tentation d'y faire plus longue carrière ? Ce qui m'incite à le croire, c'est le fait qu'Emma Becker a beaucoup de mal à écrire un livre qui paraît végéter lamentablement pendant des années. Personnellement j'y vois la preuve, ou tout au moins une forte indication que l'auteure, au cours de sa période bordélique, a eu autre chose en tête que l'écriture. Justine, sujet de l'étude, était bel et bien en train de prendre le dessus sur Emma, enquêtrice et auteure, le prétexte s'effondrant et l'activité de la prostituée prenant le pas sur l'écriture. Ce transfert s'explique, à moins que je ne m'abuse, par une libido

féminine d'une puissance irrépressible, autant que par l'extraordinaire richesse humaine qu'Emma rencontre ou invente là-bas.

Pourquoi douter ? me demandera-t-on. Justine ne rencontre-t-elle pas réellement ce foisonnement de personnages, cette humanité si diverse ? Au moins en partie, dirai-je, c'est évident. Mais on entre ici dans la dimension fictionnelle d'un roman peuplé de filles à louer interchangeable, autant d'alter ego de Justine, qui vivent des aventures adaptées, revisitées ou romancées.

Je me souviens encore d'une conférence donnée par une romancière suisse très âgée, si pleine de joie de vivre et d'humour qu'elle nous avait fait rigoler pendant une heure ; elle expliquait que pour écrire, elle partait de la réalité de sa vie et qu'elle la triturait. En même temps elle faisait le geste de tordre un linge qu'on veut essorer. « Le problème ensuite, ajouta-t-elle, c'est le statut du vrai ». Après lecture d'un des livres de la vieille dame, son frère lui avait dit : « je crois que nous n'avons pas eu le même père ».

C'est ainsi que je prends les choses et c'est pourquoi je reste convaincu que les arbres ne doivent pas cacher la forêt, pas plus que ce joli roman ne doit cacher la cruelle réalité : en dépit de la façon dont Emma présente les choses, je ne suis toujours pas convaincu que les filles s'amuse au bordel.

Nul ne sait à quel point le corps est relié à la tête après huit hommes, à quel point le vagin est *fatigué* - et ce que c'est, d'ouvrir obligeamment ce vagin et de contenir sa colère à chaque coup de reins, chaque fois que la queue vient en frapper le fond, comme un énième coup de poing dans la gueule engourdie d'un homme battu à mort. Au fond, on ne sent plus rien. Ou juste les mauvaises choses.

Je ne doute pas une seconde qu'elles pourraient éventuellement beaucoup s'y amuser, mais les journées de travail y sont trop longues, les filles courent trop de risques avec certains clients, elles y sont trop en butte à la malignité, voire à la cruauté de ceux qui les emploient (les exploitent ?) elles y vieillissent très mal, commercialement et physiquement, enfin elles y vivent en vase clos, avec un statut de marginales par trop rabaisé ; des parias.

Sublimation du bordel

Le bordel en question dans le livre, « la Maison » est, avouons-le, très spécial. Les Français, rois des bien-pensants et convaincus d'être des phares de l'humanité, ont en 1946 suivi la logique commode et rudimentaire de Marthe Richard. Ils ont donc, avec la dernière hypocrisie, résolu tous les problèmes de la prostitution en la niant et en projetant les putes dans la rue par tous les temps. À l'inverse les Allemands continuent à les placer dans des établissements qui paient des impôts, où elles sont au chaud en hiver et qui ont le mérite d'être plus ou moins contrôlés par les autorités.

Emma entre à « la Maison » parce qu'elle le veut bien et n'en sort que parce que celle-ci ferme (il nous faut croire qu'un bordel berlinois qui marche du tonnerre ferme ?). Elle finit par ne fonctionner qu'avec des habitués, vient pratiquement travailler quand elle veut, nous montrant des filles qui, planquées derrière un rideau, observent les clients et décident d'y aller, ou pas (à la fin il faut pourtant bien que quelqu'un se dévoue). Quand elle ne se sent pas d'humeur elle se défusse et reste chez elle, même si elle a 10 rendez-vous dans la journée. Elle fait ses sept ou huit heures, rencontrant une moyenne de six ou sept clients, sauf une fois où, par erreur, elle travaille onze heures d'affilée, ce qu'elle juge très pénible. Toutefois elle ne dit peut-être pas tout ; quand elle décrit des courbatures de sportive et « un bas-ventre brûlant », il est clair qu'elle est allée bien au-delà de six clients. Et comme on l'a vu plus haut, elle considère personnellement que l'effort de traiter huit clients dans la journée demande une énergie colossale.

C'est le moment où on se souvient que pour Mélodie Nelson, la petite québécoise de « Escorte » voir infra, catégorie *Lectures critiques*), 10 à 11 clients quotidiens, c'était la norme ; une dose d'ailleurs choisie par elle-même et qui ne l'empêchait pas de baiser ensuite à droite et à gauche, souvent pour son seul agrément. Elle souffrait tout de même, à l'occasion, de quelques échauffements vaginaux...

En fait ce bordel de rêve est un peu trop étudié et fait sur mesure pour être authentique. Cette image idyllique est compensée par le bordel initial « le Manège », tenu par des Albanais et régi par une garce. Un bordel qui fonctionne d'ailleurs très mal, désachalandé, sinistre et plutôt malveillant, à l'instar de sa direction. Les clients fuient l'ambiance délétère qu'ils respirent dans ces locaux. Justine y passe 15 jours dans l'angoisse de se faire enlever et transporter au fin fond des Balkans pour y servir de paillason dans des casernes. Puis elle finira par - littéralement - s'évader, quand même elle ne serait pas le moins du monde prisonnière.

Ce n'est que mon opinion, mais « la Maison » ne correspond pas vraiment à une réalité ; c'est une *image de bordel*, c'est une idéalisation a posteriori, au terme de laquelle cette maison devient ce que tout bordel devrait être à l'égard des femmes qui y travaillent, un endroit féminin, douillet et bienveillant, au point de finir par représenter une vraie maison avec une vraie famille (tant pis pour celle de l'auteure), les consœurs de Justine devenant simplement *ses sœurs*.

En l'occurrence Emma Becker mène une sorte de combat de réhabilitation : pour peu que la société change d'optique et que les conditions de vie des travailleuses du sexe soient normalisées, il s'agirait presque d'une fonction sociale comme une autre, auquel cas il n'y aurait aucune raison objective de mise à l'écart des prostituées. Et quand Emma prend le relais de Justine après une journée de bordel, rentrant chez elle par le métro, plongée dans son bouquin, qui, d'elle-même ou des filles qui circulent dans des jeans moulant étroitement leurs fentes, sont susceptibles de passer pour des putes ?

Notes et réflexions intimes

J'en viens à présent à la partie attachante du livre. Non que ce qui a été dit jusqu'ici inspire l'indifférence, mais il ne s'agit en somme que de questions portant sur l'environnement d'Emma Becker au cours de deux années et demie à Berlin. L'intendance en quelque sorte. Comment a-t-elle vécu la prostitution, dans son être, sinon dans ses organes ? Comment a-t-elle vécu toutes ces rencontres ? Qu'a-t-elle appris sur les hommes, sur les femmes, sur elle-même ?

La question centrale est celle du sexe féminin. Emma constate que les pénis régulent les rapports sexuels au sens où ils en indiquent la fin - même en échouant d'ailleurs - ce qu'apparemment les vulves ne savent pas faire, demeurant dans une sorte de vacuité perpétuelle, qu'elles aient joui ou non. Elle se demande d'ailleurs comment cette disponibilité humide, perpétuelle, aux limites incertaines, agit sur la manière d'être des femmes. Porter un vagin capable d'accueillir ad libitum, mouillant à la demande mais qu'on peut lubrifier quand il ne mouille plus, est-ce porter en soi le paradis ou l'enfer ? Résultat des courses, la femme s'arrête quand l'homme s'arrête ; et voilà, tout est dit. Qu'en pense-t-elle en réalité ? En général elle n'en dit rien.

Emma va donc s'attarder longuement sur une sexualité féminine, qu'elle-même perçoit comme brûlante mais floue, difficile à cerner, s'interrogeant peu, en apparence, sur la situation masculine ; en apparence seulement. En vérité, elle n'en a pas l'air consciente, mais après des milliers de passes, Justine nourrit encore certaines perplexités quant à la sexualité masculine. Elle connaît tout de la marche au plaisir des hommes, elle sait tout de leur fonctionnement physique, de leur identité de vue quant à l'acte en dépit de notables différences dans leurs approches. Bref, si elle connaît tout du « comment », il s'avère qu'elle ignore encore le « pourquoi ».

Ni Justine ni les autres filles ne comprennent les succès de la grande et grosse Victoria avec sa « croupe de jument ». Même discours pour la grande et grosse Paulette, « qui se saisit de deux serviettes dans la salle de bains et qui remet en place ses énormes nichons », après avoir raflé trois des quatre clients qui se sont présenté au Manège ce jour-là, « tandis que les filles qui s'en étaient d'abord amusées commencent à le prendre personnellement ». Elle déplore à coup sûr les succès d'Odile, « son buste de vierge de Murillo sur des hanches très larges, trop larges peut-être, adorable par-devant et affolante lorsqu'elle ressort de la pièce, avec ce cul monumental, tout frissonnant de graisse ». Mais elle se révèle surtout en réglant un très vieux compte avec le troisième volume des BD de Serpieri, qu'elle a eu en mains à 8 ans. C'est quand elle parle de « la grosse et pataude Druuna » qu'Emma fait la preuve de son incapacité à comprendre la relation complexe entre corps féminin et désir masculin. Encore ignore-t-elle probablement tout de Mal Malloy et de son « cul monumental » qu'elle offre à tous les regards pour bien gagner sa vie, sans même avoir à se prostituer ; enfin il ne

semble pas, mais qu'en sais-je après tout ? Un fan particulièrement fortuné, un bref instant de faiblesse...

Bref, en deux ans et quelques de prostitution, si Justine a tout appris du plaisir des hommes, elle n'a pas tout compris de leurs désirs, de leurs motivations et navigue souvent à l'ouest, confiante dans sa superbe jeunesse sans rien nous dire de son corps, sinon pour vanter la beauté de ses cheveux qui, effectivement, semblent jouir d'une santé et d'une épaisseur peu communes. Justine est d'autant plus encline à mépriser les rondeurs de Druuna qu'elle plait aux hommes, plus qu'on ne saurait dire. Or ce n'est peut-être pas seulement pour ce qu'elle pense.

Il est clair que le simple contact de n'importe quelle femme, même jeune, même belle, ne suffit pas à faire bander n'importe quel homme, tant pis pour les certitudes féminines. C'est d'autant plus vrai que le confort s'accommode mal de la variété, ne parlons pas des sentiments. L'aventure et le plaisir de la découverte sont une chose, le bien-être en est une autre.



« La grosse et pataude
Druuna »

L'expérience ratée avec Larissa, professionnelle peinturlurée et vulgaire qu'elle offre à son amoureux pour le combler avec un trio, aurait pourtant pu lui ouvrir les yeux ; de même ce fait curieux qu'après deux ans de maison, elle ne fonctionne guère qu'avec des habitués, dont elle est en quelque sorte devenue l'épouse supplétive. Que cherchent ces hommes auprès de Justine ? Et que cherchent les autres auprès d'une seule des filles, toujours la même, chacune ayant ses abonnés, quand toutes sont disponibles ? Comment certains en arrivent-ils à tomber amoureux d'une fille de bordel ? Des filles qui ne veulent pas d'eux et ne savent comment le leur dire, aussi vrai qu'elles s'en veulent terriblement de leur faire de la peine et prenant parfois la tangente, contre leur gré, rien que pour échapper à cet authentique amour qu'elles rejettent. C'est qu'elles ne sont pas là pour ça ; leur vie est ailleurs et ils ne les intéressent pas. Comment ces hommes peuvent-ils ne pas s'en apercevoir ?

Mais bon sang, que viennent donc faire là-dedans les sentiments ? Et qui sont ces hommes, traités dans le livre avec une certaine condescendance, un peu ridicules pour tout dire, qui viennent au bordel avec des fleurs, des chocolats et le cœur débordant d'affection ? Emma aurait-elle soudain oublié qu'elle prétend écrire une ode à la normalité de la femme à l'intérieur de son statut prostitutionnel ? Voilà des putes de bordel traitées comme n'importe quelle femme normale et ça ne va toujours pas ?

Dans le livre on parle souvent des hommes en termes relativement hautains, il est vrai à des degrés divers ; on dirait parfois que le seul fait d'entrer là les rend méprisables. Plus méprisables que ces filles méprisées ? Outre le fait qu'ils sont demandeurs, sinon quémandeurs et qu'ils doivent passer sous les fourches caudines du paiement, ils sont aussi regardés de haut par ces femmes d'expérience qui les voient venir de très loin avec leurs quéquettes, leurs timidités, leurs érections problématiques, leurs vices ou leurs obsessions. On ne triche pas avec une pute et le statut des clients les place, *volens nolens*, en position subalterne. C'est ce qu'est censée annoncer Margaret à son client du jour.

... elle laisse planer un silence embarrassant avant de soupirer :

« Je peux être tout à fait honnête ? »

— Mais... bien sûr, répond le client, regrettant déjà certainement d'avoir ouvert la bouche lorsqu'il aurait suffi de prendre le baiser d'adieu et de repartir gonflé d'illusions.

— Si ç'avait été un rendez-vous Tinder, par exemple, disons que je ne suis pas sûre que je te rappellerais. »

Il y a de fortes chances pour que, même séparés par la cloison de la cuisine, son client et moi soyons paralysés dans la même position abasourdie. J'en arrête de mâcher.

« Mais heu... qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ? »

— Chéri, ne le prends pas mal. Je ne t'ai pas demandé de ne pas revenir. Si ça te fait plaisir, tu peux revenir quand tu veux.

— J'avais tellement envie de toi, est-ce que j'ai été trop rapide ?

— Il y a de ça. Mais ça ne fait rien. Ça ne t'empêche pas de réessayer. Tu ne peux pas venir me voir pour la première fois et avoir tout juste.

— Tu avais pourtant l'air d'être contente.

— Oui, j'avais l'air. Mais puisque l'air ne te suffit pas, je préfère te dire la vérité.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Dis-moi.

— Ah non, je ne te dirai rien. Il faut que tu m'apprennes. Comme avec n'importe quelle autre femme. Maintenant chéri, je te dis au revoir, j'ai beaucoup à faire. »

Cette longue tirade est intéressante, parce qu'il y a gros à parier qu'elle n'émane que de l'auteure, lasse des simagrées viriles. C'est ce que toute femme a envie de répondre à un imbécile qui demande comment il a été, parce que ça la renvoie, elle, à un statut de machine à jouir dont le maniement implique de bien connaître les cadrans et les boutons-pressoirs. C'est une atteinte à son honneur, ça enlève toute magie à l'acte et c'est, pour toute femme, extrêmement réducteur. Mais elles sont trop gentilles ou ménagent trop l'avenir pour dire le vrai. C'est le genre de propos qu'elles ne tiennent jamais sauf, à la rigueur, à vouloir se venger d'un homme. Il est clair ici qu'aucun de ces mots n'a été prononcé, a fortiori dans un bordel, et que Margaret en est demeurée aux courtoisies d'usage.

Moi, debout dans la cuisine devant la porte entrebâillée à manger les chocolats destinés aux clients, je frémis de l'audace et de la naïveté de sa question, j'imagine ce que ça coûtera à Margaret de répondre en souriant *C'était très bien, chéri.*

Emma s'en donne parfois à cœur joie, faisant la part belle aux ignorances des hommes, à leurs croyances au sujet du sexe et des femmes, à leurs incompréhensions, à une logique qui se voudrait au service du plaisir féminin et qui rate obstinément sa cible pour un motif qui, au premier abord n'est pas évident à saisir pour l'intéressé, mais qui explique très clairement l'inéluclabilité de ses échecs. Emma décrit très bien ce mécanisme lors de sa rencontre avec cet homme qui veut « apprendre ». On sent la réticence de Justine, parce qu'elle sait déjà ce qui va arriver.

L'abysse que représentait ton ignorance, ton manque de sensualité, ton inappétence, me faisait peur.

Le secret du plaisir féminin est, certes, une question de technique, mais c'est surtout une question de rapport à l'autre, paritaire, d'individu à individu. Et si Justine peut enseigner la technique, elle ne peut enseigner à un homme comment avoir de l'intérêt, du désir, voire de la passion pour sa compagne du moment. On se souvient de cette conversation entre deux femmes du film « Le déclin de l'empire américain », sorti en 1986 :

"Il n'est pas très beau, mais il aime le cul... Et pour une femme, c'est irrésistible !"²

... ajoutant que les hommes comme Rémi ne sont pas si nombreux. De fait le gros client agit comme si Justine lui était indifférente, comme si son corps lui était indifférent ; il ne fait que chercher l'emplacement des bons boutons, prétendant disposer d'un manuel qui indique comment agir sur eux pour procurer un orgasme à sa compagne. Déjà avec une fille payée pour le subir, c'est un désastre, comment une femme moins avertie prendrait-elle la chose ?

- Il faut que vous compreniez quelque chose sur les femmes, et là je vous révèle la clé suprême : si ça ne vous fait pas bander, ça ne nous fait pas bander non plus. Assez souvent, il arrive qu'on ne puisse pas jouir parce qu'on se demande si vous ne vous emmerdez pas.

Et plus loin :

- Bon Dieu, une chatte, ça ne tolère pas un manque d'appétit. Il faut qu'on sente que ça vous transporte, ou alors faites semblant, mais faites-le bien. Parce que là, désolée de vous le dire, mais on s'endort.

² Rémi, le séducteur, est un petit gros (ndlr)

Ça me rappelle aussi « Ma reddition », le livre de Tony Bentley (voir dans le blog sous la même rubrique) qui paraît littéralement cibler les propos d'Emma Becker quand elle affirme que « la plupart des hommes vont et viennent, vont et viennent », sans savoir où ils se dirigent, par convention en quelque sorte, contrairement à d'autres qui emportent la femme sur leurs ailes. Mais surtout elle fait une nette différence entre les techniciens et les lécheurs par passion, physique et/ou amoureuse

... c'est quand ils se montrent si empressés à me sucer le minou que je sais qu'ils satisfont leur désir de plaire plutôt qu'un réel amour de la chatte. Cela me dérange.

Plus loin elle précisera encore :

La plupart des hommes lèchent, sucent et boivent la chatte - et je ne m'en plains pas. Mais il est rare, celui qui le fait avec toute sa conscience au bout de la langue. C'est cette sensibilité qui émeut la femme.

Soulignons, au passage, le choix du terme : « émouvoir la femme ». Emma Becker l'emploiera à son tour, imaginant comment un homme pourrait avoir raison d'une fille de bordel qui l'accueille avec un rien de dérision, le regarde faire du haut de toute son expérience, se fichant de lui en secret, tandis qu'il s'occupe d'elle passionnément, sans contrepartie, la réduisant finalement à quia en ne se laissant pas dominer par ses besoins, jusqu'à ce qu'elle se mette à genoux d'elle-même pour sortir le membre dont il ne l'a jamais gratifiée.

Emma loue son vagin au premier venu, d'accord, mais en restant à distance. Pour se donner vraiment à un homme, il faut qu'elle se soumette à lui, et il est exclu qu'une femme comme elle se soumette au premier venu. Il va donc falloir qu'un homme lui apporte la preuve de son intérêt pour elle en même temps que de sa force d'âme, en lui laissant le choix du bon moment. Une autre façon d'entendre chanter « parlez-moi d'amour ». Tout ça a quand même un petit côté stoïcien :

J'aurais été le roi des clients. S'il m'était possible rien qu'un jour (un très long jour), d'avoir mon cerveau de femme dans le corps d'un jeune homme - pas trop jeune ni trop beau. Surtout pas trop beau, ce n'est pas comme ça qu'on émeut le mieux les putes, qu'on obtient d'elles un peu de cet abandon si précieux.

« Surtout pas trop beau... » A l'issue d'une conférence sur Moravia, au cours de la discussion, une dame assez âgée que je n'oublierai jamais me lança : « imaginer que je puisse avoir envie de faire l'amour à la vue d'un beau corps, c'est du délire. » Émouvoir les putes, émouvoir les femmes : même combat. C'est dans le secret du cœur féminin que se trouve le vrai clitoris. L'orgasme féminin vient certes d'un frotti-frotta dûment appliqué et dosé, mais le plaisir féminin naît en amont, dans l'affectivité profonde de l'individu femelle ; il faut réussir à s'y connecter pour

gagner la partie. Les résultats ne se comparent même pas. D'un côté on a, au mieux les sources de la Loue, de l'autre, les chutes du Niagara. Pourtant c'est la même femme, c'est le même acte, ce sont les mêmes organes.

En retombant sur lui, échevelée, Hildie réalise que ses cuisses, que son ventre à lui sont trempés ; la queue qui coulisse en elle, qu'il continue à agiter en elle les mains agrippées à ses hanches, produit un clapotis - et Hildie soudain comprend. Elle comprend qu'elle a vraiment joui, ça vient de lui arriver là, sur cet homme, dans ce sous-bois obscur probablement jonché de mégots, et elle ressent un embarras étrange à l'idée que ç'ait pu être si facile, que cette facilité à jouir au premier qui ne la paie pas ait quelque chose de si bêtement pavlovien... et tandis qu'il arque le dos pour s'enfoncer plus loin, Hildie sent que ça va recommencer, une cataracte s'échappe d'elle et elle peut à peine balbutier des mots indistincts que le monde soudain s'éteint. Il la fait basculer contre lui, ils sont enlacés l'un à l'autre, balançant au même rythme d'horlogerie, sous la même averse chaude, Hildie ne peut plus s'arrêter de jouir, trois fois, quatre fois, elle n'a même pas conscience qu'il l'a allongée dans un buisson de fougères et qu'il la baise à grands coups furieux.

Emma en conclut que la prostitution place une femme dans une position difficilement tenable ; s'il lui est facile de faire la différence entre la queue de l'homme aimé et celles des clients, qui n'en font qu'une à elles toutes, comment peut-elle baiser à répétition pour sortir de là comme si de rien n'était et, le soir, désirer un éventuel conjoint ? Outre l'évident épuisement physique, il y a le problème de la reconnexion au désir, comme si la prostituée du jour pouvait instantanément redevenir une autre femme, celle qu'elle était le matin au réveil.

Ce métier en appelle à la capacité des femmes à perdre leurs repères et à les retrouver tels qu'ils étaient à la même place. En somme, pouvoir baiser sans cœur et sans âme lorsqu'elles sont payées pour, mais hors du bordel, redonner au sexe son pouvoir magique, et aux mots du sexe tout leur sens, comme si aucune transaction jamais n'était venue perturber la notion de sacré.

Il reste qu'en certaines occasions, la technique l'emporte sur toute autre considération et il arrive que le corps accomplisse un travail extraordinaire en dehors de toute emprise affective. Les rencontres avec le vieux Gerd, qui pratique un bondage savant et serré, réduisant les filles à une totale impuissance pour les faire jouir sans même les prendre, déclenchent des ouragans de plaisir dont elles sont trop heureuses de faire les frais, même si elles se trouvent ensuite dans un état émotionnel et physique de total abattement, dont elles mettent du temps à revenir.

Tout ce que je me rappelle, c'est avoir joui tellement fort que je me suis mordu la langue jusqu'au sang - et après, en me voyant réapparaître rubiconde dans la salle commune, Esmée et Hildie ont éclaté de rire : *Ça va Justine ? Un petit*

Schnapps pour te remettre ? À l'évidence, je n'étais rouge ni de colère ni d'épuisement, et étrangement, moi qui me promenais nue parmi elles sans le moindre soupçon d'embarras, j'ai eu le réflexe de m'entourer d'un plaid, comme si mon corps aussi hurlait la femme comblée.

C'est encore une autre dimension de la sexualité féminine ; mais Emma ne dit-elle pas que les femmes sont doubles, triples, quadruples ? On aborde ici le mystère du continent féminin qui, comme la physique quantique, accepte tout et son apparent contraire. À un bout il y a la verrouillée qui abandonne son conjoint à sa misère, avec cependant l'exigence paradoxale qu'il n'aille pas voir ailleurs, comme cette jeune épouse turque qui, le lendemain du mariage, signifia en substance à son époux que *la rigolade, c'était terminé*. À l'autre bout il y a l'exubérante qui ne pourra que se montrer impérieusement exigeante, au point qu'un homme redoutera de ne savoir ou de ne pouvoir jamais la satisfaire, ne parlons pas de la rendre heureuse.

Cet embryon de conversation³ ne contient-il pas entièrement l'effroi irrationnel des hommes face à la sexualité complexe et avide de la femme ? N'y a-t-il pas un continent noir plus inquiétant encore que le simple fait de marchander son corps et son temps ? Parce qu'une pute qui, le soir venu rôde encore sur Tinder, n'est-elle pas tout simplement une nymphomane ?

Quoi ? « Irrationnel » ? Emma appelle ça un « effroi irrationnel ? » Alors que sa propre sexualité est une énigme pour elle qui peine à trouver des repères fiables, errant entre réalité triviale et noblesse de cœur, entre le tout-venant des fantasmes réalisés (se prostituer en était un) et le non-accompli, entre « *vorrei e non vorrei* »,⁴ fascinée par ce dont elle ne voudrait pas, à moins que, peut-être, elle soit capable de le désirer, peut-être, malgré tout, à son corps défendant, peut-être...

Il est de notoriété publique qu'un tiers des consommateurs réguliers de porno sont des consommatrices. Pas de quoi être surpris si elles regardent majoritairement des films lesbiens, des masturbations masculines, des cunnilingus, des massages érotiques, des trios ; en revanche on s'attendrait moins à les voir devant d'autres fantaisies dont les femmes affirment avec force qu'elles leur sont étrangères : il semble pourtant qu'elles regardent deux fois plus les gangbangs que leurs compères masculins.

Emma, femme à paradoxes plus qu'à préjugés, aussi lucide, je pense, qu'une fille brillante à la sexualité envahissante puisse être quant à ses désirs, rêve elle aussi devant son écran, quand même elle essaierait de se le cacher. Elle se pose devant

³ Sur Tinder

⁴ Mozart, *Don Giovanni*, A I sc 3, Zerlina.

des aventures captivantes et insolites, des trucs qu'on n'a jamais l'occasion de faire dans la vie, tout en les récusant parce qu'elle sait que tout y est faux.

Depuis quand puis-je regarder dix, vingt, trente scènes de double pénétration en me disant que j'aurais autant besoin de ça que d'une blennorragie - et d'ailleurs, qui me dit que je n'ai pas de blennorragie ?

Eh oui, elle est bel et bien atteinte (pas de blennorragie) et elle le sait. On ne regarde pas 30 scènes de double pénétration sans penser que peut-être, tout compte fait, loin de toute caméra, se retrouver pleine à ras bord, bien serrée, en toute sécurité, entre les corps chauds de deux hommes aimants et complices... Mais où les trouver ?

L'avenir de la prostituée

Le plus triste, dans la prostitution, c'est d'y persister, d'y faire carrière, d'y vieillir, jusqu'à ce que plus un homme ne te demande quoi que ce soit. Emma Becker a beau prétendre redorer son blason, la prostitution ne peut être qu'une expérience transitoire

Égoïstement je ne veux pas imaginer les tourments qui rongent une prostituée de quarante-six ans ou le poids de cette question sans réponse : et dans deux ans, dans cinq ans ? On fait quoi ? Qui décide, si ce n'est le temps ? Il y a toujours un âge où la volonté et la résignation ne font plus rien à l'affaire : plus personne ne veut te baiser. Il y a un moment où même la prostitution devient un luxe inaccessible.

Emma a échappé à ce danger. Elle a aussi, semble-t-il, mis de l'ordre dans sa vie. Auteure publiée chez Flammarion elle est apparemment mariée et mère de famille, elle a donc retrouvé dans la société une place au sein du commun, et même mieux que ça. Son conjoint étant forcément au courant de son passé, il est donc d'un genre très libéral. La capacité d'Emma à entretenir une énorme énergie sexuelle (rappelons la « libido diabolique » de Martha, que je considère comme un de ses doubles) trouve-t-elle un exutoire dans son couple ? En vient-elle, le cas échéant, à se distraire en compagnie de son compagnon sur un mode moins confidentiel ? Je n'en serais pas autrement surpris, car au vu de Mélodie Nelson « qui avait tout le temps envie et mouillait sans arrêt », au vu des filles du bordel qui avaient du mal à rester deux jours sans sexe, je me demande sincèrement si une femme qui a franchi la ligne rouge avec cent ou cent cinquante contacts sexuels par mois pendant des années, pour part agréables, peut revenir en arrière. En l'occurrence, l'addiction qui se fait jour ne vient pas de l'extérieur, c'est un prolongement d'elle-même, rien de moins. Xaviera Hollander est très nette sur cette question :

Il y a un proverbe qui dit que les prostituées font les meilleures épouses. Pour moi c'est totalement fantaisiste. Soit les prostituées deviennent des

nymphomanes, soit elles en arrivent à détester les hommes ; il leur est à peu près impossible de se fixer avec un seul d'entre eux.⁵

Comment Emma Becker a-t-elle vécu son sevrage ? Elle n'en dit rien, mais si on lit entre les lignes, il me semble que la tendresse avec laquelle elle raconte « la Maison » et son accès de nostalgie du début, sont de bons indicateurs.

Passes donc pour le sexe, dont les fatigues se réparent aisément avec le sommeil. Mais en termes de déchéance physique, le tabagisme massif, les joints et la cocaïne sont infiniment plus destructeurs que la baise, même intensive. Or ces addictions, enchaînement logique d'une vie passée dans l'ambiance libertaire du bordel, faisaient le quotidien de Justine. Espérons qu'Emma aura su les vaincre, car elles risquent malheureusement de ne pas l'emmener très loin.

⁵ There is a saying that prostitutes make the best wives. This to me is definitely a myth. Prostitutes either become nymphomaniacs or get to hate men, and it is almost impossible for them to settle for one man.